

Stig Dagerman, enfant brûlé

STIG DAGERMAN a souffert d'une double brûlure existentielle. La première fut celle de la trahison d'une mère qui le confia aux bons soins de ses grands-parents paternels à l'âge de quelques jours et ne se soucia plus jamais de lui par la suite. Ce n'est donc pas un hasard si le personnage de la mère est quelque peu maltraité dans son œuvre : dès les toutes premières pages du *Serpent*, nous voyons Irène tuer sa mère (présentée comme particulièrement repoussante) en la jetant hors d'un train en marche ; dans *l'Île des condamnés*, le personnage appelé Madame incarne un type de femme extrêmement froid et de mère dénaturée, tandis que l'Anglaise, qui n'a pas connu sa propre mère, en est marquée pour la vie et se trouve incapable de tout contact avec un autre être humain du fait d'une frigidité qui n'est pas seulement d'ordre sexuel ; dans la pièce *l'Ombre de Mart*, Gabriel finit par tuer sa mère, sorte de vampire shakespearien toute entière possédée par le culte d'un fils décédé qui n'est sans doute que le masque de son inaptitude à aimer les vivants. Ce n'est qu'avec *l'Enfant brûlé* que les choses s'améliorent ; mais la silhouette maternelle, sous les traits d'une belle mère cette fois, se charge alors d'éléments œdipiens qui ne trahissent que mieux le refoulement. Non, la mère n'a jamais laissé Dagerman en paix et toute sa vie en a été une quête angoissée et perpétuellement frustrée.

L'autre brûlure est celle que nous ne pouvons appeler autrement que « la révolution impossible ». Dagerman avait une certaine soif de justice et surtout une conscience aiguë des injustices (voir, par exemple, la nouvelle *Notre plage nocturne*). Certes, il n'apparaît pas à tous comme un auteur « social » ou « engagé ». Il l'est pourtant à sa façon. C'est-à-dire à la façon de quelqu'un qui est « venu trop tard dans un monde trop vieux ». Il aurait certainement été mieux à son aise deux décennies plus tôt. Il aurait alors participé activement à cet incroyable bouleversement économique, politique, social et même culturel qui, en l'espace d'un demi-siècle, a propulsé la Suède à la pointe de l'évolution mondiale. Mais voilà : lorsque Dagerman devient majeur, l'essentiel est fait et surtout une bonne décennie de règne social-démocrate a déjà rangé la révolution au magasin des antiquités. On ne renverse pas la société lorsque l'on a le ventre plein et un logement décent, une assurance-maladie et une retraite garantie. De ce point de vue, rien de plus « conservateur » que le progressisme et l'Etat-providence. Et Dagerman l'a bien senti. Il ne pouvait pas ne pas voir que la classe ouvrière – à laquelle appartenait son père – était déjà en voie d'embourgeoisement prononcé : voir Knut dans *l'Enfant brûlé*, même si le portrait est distancié. Quant à Tim Solider, le solitaire de *l'Île des condamnés*, il incarne un prolétariat que les écrivains suédois des années 1930 ont dû avoir du mal à reconnaître et à accepter ; non pas tant sur le plan du comportement – car ils ne s'étaient pas fait faute, eux non plus, de nous montrer des « prolétaires non solidaires » et même d'expliquer leur conduite, si ce n'est de la justifier – mais sur celui des motivations. Car ce n'est pas une nombreuse famille mourant de faim qui empêche Tim d'être solidaire, mais des blocages beaucoup plus profonds et bien plus existentiels, image de ce fossé qui s'était creusé entre un Dagerman lycéen et un prolétariat dont il était pourtant issu en ligne droite. Raccourci saisissant de ce qui peut séparer une génération d'une autre : un père ouvrier d'un fils portant la casquette blanche de l'étudiant suédois et des écrivains « prolétariens » d'un jeune génie dont la conscience esthétique peut maintenant entrer en conflit avec la conscience politique – ainsi qu'en témoigne ce texte capital qu'est *l'Ecrivain et la conscience*.

Que fait l'homme jeune, doué, pur et ardent, qui porte en son cœur pareilles brûlures ? Il joue. Pour s'étourdir, oublier, mais aussi sentir. Tous les témoignages concordent sur le goût de Dagerman pour le jeu. Mais le jeu à l'état pur, naturellement, et non pas celui qui est motivé par l'appât du gain : le divertissement pascalien. Il n'était pas de la sinistre engeance qui peuple les casinos. Il jouait pour « brûler » encore un peu plus. La meilleure preuve, c'est que l'instrument privilégié de ce jeu a été la mort. Pendant cinq années d'une incroyable intensité, la littérature a constitué pour Dagerman un antidote suffisant à celle-ci. Mais tout s'use, même les antidotes, et vient un jour où ils ne suffisent plus. Il faut alors trouver une médecine plus forte : le jeu avec la mort, la consolation qui rappelle le mieux l'objet qu'elle veut faire oublier. Car Dagerman était possédé d'un irrésistible besoin de voir en même temps l'avertissement et l'envers de toute chose, comme en filigrane. Le jeu avec la mort lui permettait de sentir celle-ci, de la côtoyer, la caresser, tout en vivant. Mais ses déclarations sont sans ambiguïté : « J'ai ressenti un besoin fou de mourir »¹, confie-t-il dès 1949, à propos d'un voyage en avion « dans le soleil ». « Je crois qu'il faut payer pour tout, même pour sa mort », écrit-il deux ans plus tard à Anita Björk. Et, peu avant la partie décisive, il dit encore qu'il se sent semblable au hé-

¹ Toutes ces citations sont extraites de la biographie d'Olof Lagercrantz (Stockholm 1958, 1967 et 1985), inédite en français.

ros du *Loup des steppes* : « Comme lui je fais partie de la famille des suicidaires, c'est-à-dire pas nécessairement de ceux qui mettent fin à leurs jours, mais de ceux qui ont toujours la mort à leurs côtés, pour plus de sûreté, pour parler avec elle, pour espérer en elle. » La mort est vraiment la composante fondamentale de la vie de Dagerman. Mais c'est une amante comme une autre : elle n'admet pas d'être éternellement frustrée et finit par faire valoir ses droits. Celle de Stig a fait preuve de beaucoup de patience et nous devons lui en être reconnaissants. Reste que son protégé aura été l'un des rares génies de la littérature (songeons à Goethe et à ce pauvre Werther, qui a permis à son père spirituel de faire une bien belle carrière dans le monde des « vanités ») à mettre ses actes en concordance avec ses idées. Le suicide est-il bien la preuve suprême de la liberté qu'il déclarait y voir ? Qui peut le dire ? Mais si vraiment un suicide bien réussi est infiniment supérieur à la plus belle des pages, comme il le soutenait, alors on comprend qu'il ait soigné sa sortie, au cours de cinq années de suicide à petit feu. Bravo l'artiste, chapeau bas ! Peu de gens se sont suicidés aussi souvent et surtout avec autant de talent que toi.

Dagerman souffrait encore d'une autre tare, dans l'espace et dans le temps : celle d'être un intellectuel. Dans l'espace, parce que sa patrie – même si elle compte beaucoup de grands esprits et de savants, là n'est pas la question – n'est pas la terre promise de l'intellect : le pragmatisme y est beaucoup plus apprécié et les Suédois se sont surtout fait un nom dans le domaine des sciences *appliquées* ou les plus concrètes. La spéculation pure leur donne facilement le vertige. Dagerman aurait donc peut-être été plus à sa place en Allemagne (en d'autres temps que ceux de la peste brune) ou bien en France – bien que notre pays ne lui ait pas laissé un souvenir impérissable. Dans le temps, parce que toute la période de sa maturation (la fin des années 1930 et les années 1940) n'était pas, c'est le moins que l'on puisse dire, l'époque rêvée pour un intellectuel et pour l'intellectualisme en général. Mais nulle part l'inconfort de sa situation n'apparaît mieux que dans son goût forcené du paradoxe, preuve « revancharde » de la souveraineté de l'esprit. Celui qui souhaitait la présence constante de la mort à ses côtés « pour plus de sûreté » n'aura pas de peine à faire figure d'orfèvre en la matière. Chacun peut donc – s'il en a le courage – s'amuser à dénombrer les paradoxes de son œuvre. Mais il ne pourra guère manquer de noter, alors, que ceux-ci sont presque toujours couplés avec un effet de dérision. Chez Dagerman, le paradoxe est surtout le véhicule de cette... réaction devant la vie (car comment qualifier la dérision : ce n'est pas un sentiment, encore moins une pensée ; c'est un haut-le-cœur, une nausée, mais qui choisit de s'exprimer par le sourire – ou plutôt par le rictus). Et quoi de plus dérisoire que cette peur de toute une chambrée (même si elle symbolise le monde) devant une vipère – qui a peut-être déjà pris la clef des champs ? Quoi de plus dérisoire que les perles de verre que Tim Solider rapporte au camp comme gage d'une solidarité qui lui était si peu naturelle ? Quoi de plus dérisoire que la vengeance de Bengt sur le chien de Gun ? Quoi de plus dérisoire que tout ce qui se passe en cette « nuit de noce source de bien des ennuis » ?

Circonstance aggravante, Dagerman était doté d'une sensibilité, d'une conscience d'écorché vif. Il est heureux qu'il ait été politiquement suspect car, sans cela, les Eglises de toutes couleurs n'auraient pas manqué d'exercer à ses dépens leurs talents de récupération post-mortem. Il faut reconnaître qu'il est sans doute l'une des meilleurs preuves possibles de la solitude de l'homme sans dieu et du poids du péché originel. Car de quoi d'autre pourrait-il bien souffrir ? Lui qui avait tout : l'intelligence, la beauté, le talent, le succès, la jeunesse... Lui qui n'était « coupable de rien ». Comme Lucas Egmont, il a donc été contraint de se livrer à quelques actes absurdes (manquements aux devoirs, paroles non tenues – faites pour *ne pas* être tenues) afin de pouvoir se sentir coupable de *quelque chose*. Car il ne pouvait même pas, contrairement au héros du *Condamné à mort*, se « raccrocher » à un jugement inique de la société – même si sa gloire était « inique », il pouvait difficilement jouer les réprouvés sur de telles bases. Non, il lui a fallu porter sur ses épaules toute la culpabilité du monde sans rien pouvoir faire pour y remédier (le rôle de sauveur du monde ayant été déjà tenu, avec le brio que l'on sait, par un certain Jésus-Christ). Destin tragique s'il en fut et dont il n'est pas étonnant de constater qu'il a inspiré, avec *l'Île des condamnés*, l'une des œuvres qui exprime le mieux toute la tragédie de notre siècle. Une fois passé le temps de l'optimisme repu, le temps de cette débile course à la consommation, aux grandes bouffes et aux petits week-ends connue en Suède sous le nom d'« année-record » (et qui vit, en effet l'humanité pulvériser tous ses records de bêtise), on redécouvre donc Dagerman et l'on s'aperçoit qu'il avait fort bien compris de quoi il s'agissait. Pourvu que – la mode aidant – on n'aille pas nous le transformer en gourou et qu'aucun charlatan ne s'empare de lui et ne s'en serve pour se tailler une petite fortune personnelle à base d'angoisse collective. Heureusement, Dagerman n'avait pas de « message » ou plutôt il n'en avait pas d'autre que celui-ci : ayez peur ! Autrement dit : seulement le premier temps (le second : « priez la tête en bas » ou bien « buvez du décervelant concentré » n'était pas vraiment son genre). Alors espérons – tout en restant vigilants face aux risques d'une scandaleuse annexion.

Car Dagerman était *anarchiste*. Il est temps que l'on accepte, en France, cette vérité sur laquelle on a plus ou moins fermé les yeux jusqu'à maintenant. Et pas un « anar » opportuniste, prêt à retourner sa veste à la vue de la première médaille en chocolat. Non : un anarchiste *viscéral*, comme on dit. Convaincu, militant. C'est dans le cadre du mouvement de jeunesse des anarchistes suédois qu'il fit ses premières armes de journaliste et d'écrivain – les deux sont en fait inséparables chez lui, même si le premier a finalement survécu au second. Cet enfant « sans famille » en a très vite trouvé une, spirituelle et intellectuelle, dans l'anarcho-syndicalisme, auquel il a adhéré avec la ferveur qui était la sienne, et c'est son organe de presse, l'hebdomadaire puis quotidien *Arbetaren*, qui a recueilli ses derniers textes. Quant à celui qui s'intitule *L'Anarchisme et moi*, nous espérons qu'il permettra enfin au public français de comprendre quelles racines cette doctrine plongeait dans la personnalité de Dagerman. L'idéal libertaire était pour lui aussi indispensable à la vie que l'oxygène. Mais qu'arrive-t-il à un homme aussi ardent qui, d'une part, voit cet idéal sans cesse bafoué et vaincu (les anarchistes n'ont-ils pas été les *seuls* véritables vaincus de la Seconde Guerre mondiale ? Le fascisme, lui, se porte toujours très bien – de même que le stalinisme et le capitalisme pur et dur ; Hitler, Mussolini, Franco, Staline et Reagan, même combat : celui qui consiste à se servir de l'individu comme d'un pion dans sa partie d'échecs à l'échelle mondiale) et, d'autre part, se laisse séduire par les sirènes du vedettariat ? Qu'arrive-t-il dans l'hypothèse, bien sûr, où cet homme est sincère et honnête comme l'était Dagerman ? Eh bien, il se crispe sur une sorte d'anarchisme frénétique, d'égoïsme absolu à la Stirner, dont témoigne ce « testament » qu'est le texte intitulé *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. Le rêve d'une humanité à la fois libre et responsable est définitivement balayé, le monde est livré aux « petits chiens » : il ne reste plus que l'individu. L'anarchisme de Dagerman était trop vaste pour être vivable, trop « total » : politique, bien sûr, mais aussi économique (n'oublions pas que c'est dans les rangs de l'anarcho-syndicalisme qu'il a surtout milité), philosophique, artistique et peut-être même sentimental. Qui a poussé l'anarchisme aussi loin que lui dans l'*existence* ? Aucun de ses théoriciens, très probablement. Dagerman, lui, était un artiste et un intellectuel – mais surtout un pur. A ceux-là il est donné de beaucoup souffrir.

Sans doute a-t-il fini, comme Jimmy Baaz, par caresser le rêve d'une défaite – d'un insuccès – impossible. C'est la tragédie de l'enfant gâté – gâté par la nature, par l'excès de dons, car la vie, elle, ne l'a pas ménagé. Faute de pouvoir écrire un mauvais livre, ou un livre simplement banal, il a choisi de se taire. Dès 1949, il écrivait à son éditeur et ami Ragnar Svanström : « Il me vient parfois à l'idée d'abandonner l'écriture et de me consacrer à quelque chose qui puisse calmer mes tourments et tuer mon âme. J'ai l'impression que je continue à écrire uniquement pour des raisons de prestige, afin de répondre à une attente que je ne partage pas moi-même et de satisfaire des besoins dont je ne suis pas persuadé qu'ils soient réels et puis parce que j'ai une famille à faire vivre. Ce que j'ai à dire serait-il tellement important que cela puisse justifier toutes ces espérances frénétiques que certains nourrissent à mon égard ? Je suis la proie de doutes, de doutes incessants. » Il n'est pas totalement parvenu à mettre en pratique ce programme rimbaldien. La plume l'a malgré tout dérangé jusqu'à ses dernières heures. Mais il n'en a que mieux ressenti son « tourment » : le désir d'écrire mêlé à la « crainte » de le faire, ainsi peut-être qu'au réel tarissement d'un génie trop précoce. Rien n'était simple chez lui. Dans *Ennuis de noce*, il définit le salut comme « le processus par lequel nous parvenons tout à coup à supporter l'idée que cette vie est vide, froide, indifférente, un néant ». Il y dit également que la solitude est l'ami que la solidarité nous refuse. Tout Dagerman est là, dans ces constatations totalement impitoyables et d'une amère lucidité. L'homme qui a pu écrire ces lignes était le digne descendant de Strindberg et celui-ci a dû l'accueillir à bras ouverts dans son enfer personnel, confectionné sur mesure pour des êtres de son calibre et n'ayant bien sûr rien à voir avec les nombreuses contrefaçons actuellement en circulation.

Ecrivain moderne, écrivain d'une brûlante actualité, cela ne fait aucun doute. Et pourtant, ultime paradoxe, son œuvre renferme un bestiaire très médiéval. La vipère du *Serpent* n'était qu'une mise en appétit. *L'Île des condamnés*, pour sa part, grouille littéralement de fantômes animaux en tous genres : lézards, oiseaux et aussi ce poisson tapi dans la lagune et qui dévore le capitaine Wilson en attendant la bonne bouche – Egmont en personne. Et tout le livre est dominé par cette lutte à caractère héraldique qu'est le combat pour le lion. *L'Enfant brûlé*, par contre, est très canin : chien de Gun et « petits chiens » du monde entier... Chacun peut continuer le jeu à sa guise. Il constatera que l'imaginaire de Dagerman est à très nette dominante animale. Survivance de son enfance campagnarde ? Obsession venue de la nuit des temps ? De toute façon, le meilleur illustrateur de *L'Île des condamnés* – le seul pensable, en fait – est naturellement Jérôme Bosch.

Philippe Bouquet
Plein Chant, n° 31-32, août-octobre 1986.